
LES FEMMES EN POLITIQUE EN FRANCE AU 19^E SIECLE

Félix Amoah, Ph.D

Department of French
Federal University Lafia, Nasarawa State, Nigeria
Email: dr_amoah@yahoo.com

RESUME

Au printemps 1830, Juste Olivier, écrivain vaudois ami de Sainte-Beuve, de passage à Paris note dans son journal, *Mercur de France*, d'un ton étonné et agacé : "Ici les conversations prennent tout de suite la tournure politique à présent, même avec les dames". Dans les dîners, en effet, des grandes bourgeoises intervenaient, coupant la parole de leurs maris stupéfaits. Dans les salons, que ce soit celui de la marquise de Montcalm, ou celui de la princesse de Poix, les comtesses et les duchesses manifestaient le plus vif intérêt à ce qu'on nommait les « événements de jour ». La comtesses de Boigne, qui se disait royaliste de la Restauration et non de l'émigration, s'occupait de la politique des cabinets pendant qu'une de ses amies, Félicie de Duras, rêvait de guerre civile, s'y préparant activement en apprenant à tirer au pistolet, en allant à la chasse au fusil. Tout l'hiver la population s'était largement amusée. Les bals masqués s'étaient multipliés et le vieux roi Charles X auriat et bien tort de s'inquiéter. Pourtant, comme le démontra si bien Victor Hugo, un Frisson révolutionnaire courait. Sans doute la jeunesse était en train de muer : les royalistes devenaient des libéraux, les libéraux des démocrates. C'était un bourdonnement, une suite d'imperceptibles changements, une opinion publique qui commençait à exister et s'affirmait par le biais des journaux. La révolution incubait. Plusieurs provinces du Nord (de France) avaient été incendiées. Des bergères avaient été accusées. À Paris l'on avait cru au hasard, à la malveillance, puis à la révolte, à la sédition. En mai (1830), le grandiose bal masqué que donnait Louis-Philippe, le duc d'Orléans au Palais Royal, avait failli mal se terminer. Les alentours et le jardin étaient noirs de monde, l'armée avait dû brutalement charger. Le roi ne voulut pas croire à un début d'émeute.

INTRODUCTION

Les prix avaient augmenté de moitié, le salaire des ouvriers diminué d'un quart. Un tiers d'entre eux était inscrit dans les bureaux de chômage. Charles X dissolvait la Chambre qui avait osé s'élever contre J. de Polignac, ancien conspirateur, nouveau ministre et chef des absolutistes.

La loi d'élection était changée, la censure rétablie, le tout contresigné par des ministres à qui le roi déclarait : « Entre nous c'est à la vie et à la mort, c'est la vraie restauration qui commence ». (Dans *mercure de France*). Le lendemain la révolution commençait. Elle dura trois jours, selon la meilleure tradition classique. Les femmes, dès ses débuts, descendirent dans la rue. Le 26 juillet, en fin d'après-midi, alors que les lanciers avaient déjà chargé la place du Palais Royal, elles (les femmes) allèrent au-devant de la troupe qui avançait rue des Filles-Saint-Thomas en agitant leurs mouchoirs et en criant : "Vive la ligne". Partout elles encourageaient et acclament leurs frères, maris ou pères, à prendre leurs fusils. La nuit tombée, elles manifestent aussi devant la Bourse. Madame Laval, de la rue Saint-Denis, est signalée par les habitants de son quartier pour l'héroïsme de sa conduite. Mère de quatre fils elle les initie à l'art de la barricade, leur trouve ensuite des armes et combat à leurs côtés, tout en trouvant le temps de leur faire à manger.

Le 29 juillet, le peuple se félicitait, s'embrassait et portait en triomphe les combattants les plus glorieux. Parmi eux une jeune femme de dix-neuf ans qui fut promenée dans tout Paris. Une foule innombrable l'accompagnait tout en poussant des cris de joie. D'une main, elle tenait une épée, de l'autre un drapeau tricolore. Des torches enflammées éclairaient le cortège. La royauté était destinée. Le roi s'enfuyait. Le peuple comptait ses morts et ses blessés. Il y avait sept cent quatre-vingt-huit tués, quatre mille cinq cents blessés. Dans la liste des morts qui fut ensuite publiée, les professions figuraient : pour les femmes, celles qui révélaient c'était celles de passementières, chapelières, regrattières, marchandes ou ouvrières.

La Révolution

Le peuple avait destitué le roi, un peuple que les aristocrates s'accordaient à trouver obligeant et gai. À la fin de juillet, les ouvriers aidaient les dames à escalader les barricades sans qu'elles se salissent les vêtements. La Comtesse de Boigne en était encore tout étonnée, dans ses propres mots : « Pas un propos grossier. Jamais la politesse et l'urbanité n'ont mieux régné à Paris ». La révolution, pour reprendre l'expression d'Hugo, eut très vite les artères coupées. Les hommes d'État l'avaient vite dépecée. Les députés étaient rassurés. Paris était redevenu d'un calme... D'après Juste Olivier, on aurait dit que les pavés étaient tous rentrés miraculeusement dans leurs trous. La révolution était incomplète, à savoir le peuple avait été floué et le gouvernement de juillet eut tout de suite la vie dure. La résistance commencera le lendemain ou peut-être même la

veille. La plus sourde, la plus neuve venait de ces penseurs sociaux réunis en famille, qui remuaient les questions sociales et s'intéressaient au sort de la femme. Hugo les compare à des mineurs impassibles, poussant leurs galeries dans les profondeurs d'un volcan.

S'ils laissaient aux partis politiques la question des droits, ils s'occupaient de poser celle du bonheur. Dans ces groupes (de penseurs sociaux) quelques femmes déjà travaillaient ; d'autres, déçues par la révolution trahie, arrivaient. Pour elles, la révolution se devait d'être quotidienne. Jeanne Deroin était une républicaine, tant elle était persuadée que c'était le seul moyen de rendre à la France la dignité nationale, la gloire et la puissance. Elle attendait que les peuples d'Europe, tous unis derrière du républicanisme, renversent sans retour le fanatisme et la tyrannie. Flouée par la révolution, elle deviendra saint-simonienne. Suzanne Voilquin venait de se marier et espérait connaître les joies de la maternité. Ouvrière brodeuse, travaillant onze heures par jour pour ne pas mourir de faim, elle se sentait isolée et meurtrie. Elle ne croyait plus en Dieu, ne voulait pas se résigner et vivait dans un état d'hébétude morale et de souffrance physique. La révolution terminée, fatiguée, déçue de discours des ex-républicains prêts à se rallier à la bourgeoisie libérale, triste de toutes ces lâchetés, elle se met, comme elle le dira plus tard dans ses souvenirs, à l'écoute des bruits du monde et attend, sans bien savoir quoi. C'est alors qu'elle entend parler du saint-simonisme, étant l'origine de sa vie apostolique.

Les femmes au début vinrent en petit nombre, entraînées par leurs frères ou maris. Aucune place spéciale ne leur était faite, aucun sort particulier ne leur était réservé au groupe Saint-Simon. Au fur et à mesure que le groupe se hiérarchisait, les anciens formant le Collège, les nouveaux constituant l'Apostolat secondaire, l'on intégra tout naturellement les femmes qui, d'elles mêmes se réunirent. Les femmes, pourtant, autour de Barthélémy Prosper Enfantin, l'un de deux papes du mouvement saint-simonien, s'agiteront, prendront des initiatives, voudront assister à toutes les réunions et se regrouperont autour de Claire Bazard, femme du pape. Elles devenaient ainsi les dames de la doctrine, terme désignant à la fois leur honorabilité, leur ancienneté et leur origine sociale. Pour se différencier d'elles les ouvrières qui adhèrent à la doctrine après la révolution, se nommeront les prolétaires saint-simoniennes. Mais avant juillet 1830, la division entre femmes n'existait pas : ces dames venaient de la même bourgeoisie, s'étaient converties avec leurs maris et

commencèrent leurs actions en faisant du prosélytisme. Claire était la première appelée. Surnommée plus tard reine de saint-simonisme, elle était fidèle à son mari, dévouée à Enfantin et d'un tempérament plutôt réservé. C'est une femme d'ordre, mesurée et qui n'effraie point Enfantin. Il lui propose la direction l'hierarchie qui oblige, de l'enseignement féminin. Elle en est toute bouleversée et persuadée qu'elle n'y arrivera jamais. Elle écrit à Enfantin pour le décourager et se présenter telle qu'elle est : une femme, dit-elle, (d'après E. d'Eichtal, *Papiers de Claire Bazard*, Fonds d'Eichtal, Paris : 1917) mutilée, pas aimée ayant vécu vingt ans de douleurs et de sacrifices. Enfantin déclara que les douleurs, les larmes de Claire ne seront-elles pas effacées, essuyées, lorsque elle aura ainsi rattaché son passé à toutes les joies de l'avenir.

Séduite, elle acceptera [et] de diriger [et] de se faire appeler Mère. Trente ans plus tard, dans ses souvenirs, (d'après E. d'Eichtal, dans *papiers de Claire Bazard*, 1917) elle parlera avec une ironie mêlée d'amertume de cet « étrange troupeau » de femmes qui lui avait été confié et de son inaptitude malgré ses efforts désespérés, à fabriquer dès Madame Roland. Car, au début, elle convaincra et réunira les femmes autour d'elle. Enfantin était comblé. Mais Claire assez vite se désespère : Si elle recrute, elle n'arrive pas à endoctriner et à faire respecter son titre de Mère. Les nouvelles adeptes-pour la plupart des jeunes femmes – la prennent pour une grande sœur, la chahutent et n'entendent pas apprendre passivement les théories saint-simoniennes. Claire se plaindra, dans sa lettre, à Enfantin, le pape, d'avoir affaire à des filles. Il lui demandait de les transformer : développer leur amour, éclairer leur esprit, diriger leurs efforts. Elle s'accusait de ne pas y arriver, avouant piteusement à Enfantin : « Elles sont encoure ce qu'elles étaient lorsque vous les avez remises entre mes mains » (d'après E. d'Eichtal dans *papiers de Claire Bazard*, 1917).

En fait, c'était ce qu'on appellerait maintenant un groupe de parole, qu'elle avait contribué à créer et qui lui échappait : les réunions n'étaient pas des débats académiques, mais des discussions libres. Claire dira, chacune parlait quand elle le voulait, en toute liberté, sans obéissance ni respect, sans autre règle que nos caprices. On racontait sa vie, n'hésitant pas à exposer ses souffrances les plus intimes. C'est toujours de nous, personnellement, que nous nous occupons, nous resserrons tout dans le cercle étroit de notre bonheur personnel, nous n'avons donc aucune personnalité, concluait Claire. Cette explosion de parole l'effraiera, elle

demandera aide et protection à son Père, Enfantin, étant devenue la fille à lui. Les femmes sont pourtant, s'en repentira Claire, d'une tendresse et d'une gaieté... Enfantin lui propose une place à part dans le nouveau collège. Il y a déjà deux papes. Pourquoi pas aussi une papesse ? Elle refusera cette distinction qui n'aurait contribué qu'à l'isoler encore plus des autres femmes, tout en continuant à les taxer de tiédeur, de peu d'intelligence et de défaut d'activité. Claire se remet complètement à Enfantin, lui demande de la tirer de l'abattement et de l'effroi dans lequel elle se trouve, tout en lui déclarant : « C'est vous qui m'avez faite ce que je suis, et par vous seulement je puis servir à quelque chose ».

La Politique

Dans la réalité, *les compagnons de la femme* (1833) vont soutenir le journal de la femme politiquement et financièrement. Elles vont d'ailleurs vite accepter cette MÈRE, cette Femme nouvelle qui va les stimuler. En l'attendant, au journal, elles se battent sur tous les fronts. Elles critiquent la justice, examinent le code, épluchent les articles injurieux pour les femmes. Elles s'élèvent contre le nouveau projet de la loi de l'instruction publique, réglant l'instruction primaire et qui privilégie, une fois de plus, les enfants de la bourgeoisie. Elles proposent une réforme complète de l'éducation des femmes, la multiplication des écoles de filles et passent tout de suite à l'action en demandant aux plus instruites d'aller éduquer leurs sœurs dans les quartiers ouvriers. Elles rejettent la décision du pape au dernier concile qui prêcha aux femmes « la résignation, l'abnégation, la patience en vue d'un ciel mystique », et l'accusent de faire une mauvaise interprétation de l'Évangile. Elles réclament une nouvelle organisation du ménage qui briserait leur isolement dans les foyers. Elles militent pour le retour du divorce qui n'est que la rupture d'un lien mal formé et veulent se défendre, professionnellement, en s'associant, car elles ont remarqué que dès qu'on voit qu'une industrie quelconque peut être faite par elles, le gouvernement s'empresse d'en baisser les prix pour la raison qu'elles ne doivent pas gagner autant que les hommes.

Il y a une nature féminine qu'il ne faut pas violer, mais qu'il faut au contraire savoir exploiter. Il y a une façon féminine d'apprendre, une manière féminine de faire de la science à cause du coup d'œil rapide et juste, de l'esprit fin, du tact parfait, de l'imagination des plus actives. Ainsi, il y a des différences intellectuelles entre l'homme et la femme que la société n'effacera jamais. Une éducation émancipatrice saura retrouver la véritable nature féminine, depuis si longtemps violée, bafouée,

ridiculisée par la société masculine. En premier lieu, retrouvons le sens et la force de leur maternité. La femme devenue mère exerce à son tour une espèce de sacerdoce. Les hommes les ont ravi le plaisir qu'elles prenaient à s'occuper de leurs enfants. Ils les ont empêché de caresser, d'instruire leurs petits. Elles sont entièrement dépossédées du fruit de leurs entrailles.

La loi mâle s'écroule. Il faut y substituer la sainteté de la maternité. Maternité sensualité. Maternité mysticité. Maternité puissance décuplée. Par leurs revendications à être, à se faire accepter, respecter en tant que Mères elles retrouvent autant le plaisir de leur corps que le pouvoir qu'elles peuvent en tirer. Quand le compagnonnage de la femme fut créé, elles n'en arrêtaient pas moins de militer. A Montpellier, elles allèrent évangéliser. Dans la région de Lyon, elles organisaient des réunions et convertissaient. Elles se faisaient copieusement injurer. On les menaçait de les jeter par la croisée et de les chasser du pays à coups de pierres. Puis la police les arrêtait. Louise Cronzat raconte qu'au poste de police, alors qu'elle continuait à chanter des chants pacifiques saint-simoniens, elle fut maltraitée.

À Paris, les dames du journal vivaient très mal. Démunies d'argent, dans un état proche du dénuement- le saint-simonisme ne recrutant plus, il n'y avait plus d'argent, elles devaient seules élever leurs enfants. Elles craignaient pour la vie de leurs maris et avaient, de temps à autre, des éclairs de lucidité, à savoir les hommes qui se livrent à l'apostolat les ont aussi sacrifiées, en tant que leurs femmes, car pour suivre leur route ils ont marché sur elles sans hésiter et les ont foulées à leurs pieds comme des obstacles qu'il fallait vaincre à tout prix. La fin du journal n'est pas un échec, mais un commencement à une vie nouvelle. Oui, partout les femmes s'agitent : Jeanne-Desirée travaille en Angleterre, Marie-Reine, devenue fouriériste, est membre de l'association pour l'instruction populaire et fait l'éducation des filles du peuple. À Lyon, des femmes prolétaires ont vendu leur métier pour propager leur foi. Dans le Midi, d'autres convertissent encore.

Les femmes préparaient et provoquaient des réunions. Quelques-unes, voulant « communiquer un rêve de colonie en Océanie », se rassemblent à la mi-août 1834. Les hommes à la réunion monopolisèrent la parole. Andrienne Baissac, jeune, recrue de dix-sept ans, de rage, le soir même, écrit une lettre de véhémence protestation. Aux hommes elle reproche de

se conduire comme des maîtres méprisants, écrasant les femmes sous brillants discours politico-scientifiques. Aux femmes elle réclame un peu plus de chaleur, de solidarité et de possibilité de réunions entre elles pour apprendre à s'exprimer en toute sincérité. Dans le groupe saint-simonien, rien n'avait donc changé. L'affranchissement de la femme était resté une cause sérieuse, donc une affaire d'hommes. Les femmes ne s'aimaient pas, les hommes en profitaient. Leurs souffrances grandissaient. Certaines songeaient à se suicider. Les hommes les utilisaient.

Marie-Reine Guindorf, l'ancienne directrice du journal des prolétaires saint-simoniennes, se suicida. On la trouva noyée à la hauteur du pont de Grenelle. Marie-Reine avait une trentaine d'années, était mère depuis peu de temps. Sur son bureau un papier fut trouvé. Il parlait de l'impossibilité, quand on est une femme, de donner satisfaction à toutes ses passions. Une lettre signée d'Eugénie Soudet, intitulée, *Parole de Femme*, prendra la défense de celles qui, pour avoir mis en accord la théorie à la pratique, furent acculées à se suicider. Ainsi, ceux qu'on appelait les réformateurs de l'amour n'avaient pas songé que pour des femmes, soutenir la cause de l'affranchissement c'était risquer de mourir. Parlons ainsi de la révolution de 48. Selon Jean Bruhat, *les journées de février 1848*, Paris, p.39, « les femmes ne montrent pas moins d'activité que les hommes. Elles fondent de la graisse, elles tiennent toutes prêtes des chaudières remplies d'eau bouillante ; les fenêtres, les toits des maisons sont garnis de meubles et d'ustensiles destinés à écraser l'ennemi ».

Pendant ce temps – là, à l'Hôtel de Ville, le gouvernement provisoire proclame la république. Les effets de la victoire furent immédiats. Dans l'atmosphère de fête et de ferveur, bourgeois et prolétaires descendent dans les rues de Paris, d'où la police a disparu. Les blouses disaient : nous sommes gallants et nous appellerons toujours la femme Madame. Lamartine introduisait le romantisme en politique en déclarant: nous faisons aujourd'hui la sublime des poésies. Les grandes dames légitimistes ou orléanistes, la duchesse de Maillé, la marquise de Lagrange, partent avec Madame Ledru-Rollin et Madame Marrast visiter les blessés dans un Paris, où, enfin, les femmes pouvaient circuler sans se faire importuner. Là, voyons le respect dont les femmes étaient l'objet en se trouvant mieux protégées, par la décence publique depuis que les rues et les promenades étaient, en quelque sorte, à la garde des prolétaires.

La rue, la place publique, là où, comme le dira si justement George Sand, circulait la vie de la France à ce moment, appartenaient aux femmes. Partout elles se regroupaient, s'organisaient. Les unes faisaient des cortèges et se rendaient au siège du gouvernement pour défendre les intérêts de leur profession. D'autres rédigeaient des tracts, des affiches, des proclamations qu'elles allaient ensuite porter, solennellement, aux membres du gouvernement. D'autres, encore, louaient des salles, provoquaient des réunions où elles invitaient toutes les femmes à s'exprimer. C'est une explosion de paroles, de prises de position. Elles sortent de leur foyer et s'approprient physiquement l'espace public, souvent en compagnie de leurs enfants. Tout naturellement, quelques-unes, après la proclamation de la république, viennent au gouvernement se faire confirmer, officiellement, qu'elles sont aussi, bien évidemment, citoyennes au même titre que tous les Français. Elles en semblent intimement persuadées et l'entrevue avec Marrast, le délégué, qui s'est dévoué pour les accueillir, se déroule dans une atmosphère bon enfant. Marrast, en tant que délégué du gouvernement provisoire, s'était justifié de ne pouvoir leur donner la citoyenneté: c'était à l'Assemblée d'en juger. Quelques jours après, les femmes réunies dans un autre comité, viennent relancer le gouvernement. Les hommes, d'abord médusés, les observaient de façon amusée, mais encore bienveillante, D'Angleterre on les soutenait. Elizabeth Sheridan, péremptoirement, écrivait : le suffrage sera direct et universel. Des femmes artistes, ouvrières, littérateurs, professeurs, pétitionnaient. D'autres s'assemblaient en comités. Le mouvement était encore inorganisé.

En Mars 1848, Eugénie Nigoyet fonda *la voix des femmes*, journal quotidien, socialiste et politique, organe des intérêts de toutes. Elle avait acquis alors une certaine célébrité littéraire et politique dans les milieux de la bourgeoisie libérale. Et c'est en voyant, dans la rue des femmes manifester qu'elle accepta de travailler à un numéro spécimen qui fut le soir même accepté et publié. En l'espace d'une journée, *la voix des femmes* s'était transformée. De projet de journal fait « pour éduquer », il deviendra le lieu de parole de toutes celles qui militaient, le moyen d'organiser concrètement la lutte et l'instrument le plus efficace de propager les idées d'un féminisme qui se structurait et devenait un mouvement de doctrine politique. Par la grâce de la révolution de 48, ce féminisme qui naît et qui n'est plus seulement le fait de quelques ouvrières, est, totalement, collectif et délibérément non hiérarchisé. Ce ne sont plus quelques femmes, au nom de leur instruction ou de leur

célébrité, mais DES FEMMES, dans des groupes, des clubs, des associations, qui vont quotidiennement l'exprimer. Dans cette solidarité en acte, dans ce refus obstiné de s'individualiser, prolétaires et bourgeoises vont se rencontrer, renouant ainsi avec ce qui ne fut qu'un vœu exprimé par les dissidentes saint-simoniennes et inventant une manière d'être ensemble qui ne sera retrouvée que dans l'après mai 1868. De temps en temps, le journal provoquait de curieuses réactions. Ainsi, le 25 avril, 68 des citoyens organisés ont voulu s'opposer à la vente du journal, en désirant confisquer les numéros sous prétexte de principes communistes. Cette réaction fut inachevée. Politiquement, le journal est ouvert à toutes les opinions: fouriéristes, communistes, owenistes, mais pratiquera jusqu'au bout le soutien inconditionnel à la république. Il agira toujours comme modérateur, pacificateur, encourageant les partis à se réunifier, décourageant les citoyens à descendre dans la rue, prêchant inlassablement le calme et l'attente. D'un côté, se trouvent des hommes qui croient faire de la politique et ne font que s'agiter, pratiquant ce qu'on appellerait aujourd'hui la politique politicienne. De l'autre, il y a des femmes qui dans la sphère publique veulent éterniser la république, une république fragile qu'il faut soigner et protéger.

Le féminisme est indissoluble du pacifisme. Partout, les femmes vont tenter de s'interposer : entre le peuple et la bourgeoisie, entre l'ouvrier et le patron, entre le riche et le pauvre, entre les partis, entre le gouvernement et ses opposants. Elles sont hantées par le spectre de la terreur et s'emploient quotidiennement à démontrer les avantages de la paix. Deux mondes semblent coexister : celui des hommes, celui de la guerre, de la haine, de la violence et celui des femmes, celui de la paix, de l'amour et de la solidarité. Elles, en tant que femmes militant à la cause des femmes, ont dépassé les contradictions sociales et politiques. Pour elles, il n'y a plus ni de riches, ni de pauvres, ni de distinction de croyance, d'âge, de rang, de profession, elles demeurent toutes sœurs et se tendent la main, afin de pouvoir s'aider mutuellement.

CONCLUSION

Bien sûr, la révolution de 1830 avait trahi les espoirs des ouvrières montées sur les barricades. Déçues, elles s'obstinèrent à militer et rencontrèrent alors le saint-simonisme et le fouriérisme. Elles y apprendront qu'il ne suffit pas de se vouloir révolutionnaire pour ne pas être misogynne et découvrent ainsi les droits de la femme. Loin de les

aider, leurs frères s'opposent à leur projet et, seules sans appui, elles créent leurs journaux.

Ce fut une réussite. Partout, en France, des femmes les lisaient, les commentaient, les critiquaient. Fautes d'argent, elles durent s'arrêter. Certaines s'exilèrent : Suzanne Voilquin en Egypte, Désirée Gay en Angleterre. D'autres restèrent à Paris, tentant de mettre en pratique leurs théories. Deux y trouvèrent la mort : Claire Démar, saint-simonienne, se suicidera en août 1833. Marie-Reine Guindorf, fouriériste, ira se noyer dans La Seine en juin 1837.

Le docteur Guépin, socialiste de longue date, écrivait en 1851, dans *socialisme expliqué aux enfants du peuple*, p.116, 117 : « Née avec des facultés différentes de l'homme, la femme sera toujours le plus bel ornement des fêtes, la plus brillante parure du temple ou du forum. La femme qui forme la moitié du genre humain a droit à l'égalité réelle mais relative ».

Acceptons donc que le fluide électrique de l'humanité circule, dans tous les points du monde et attire vers une sublime et glorieux foyer des êtres vertueux, bons et généreux de toutes les nations. Et dans un peu de temps tous ces êtres se donneront la main et la femme, la mère, nourrira le monde du lait de l'humaine bonté.

Une humanité vacillante, hébétée de douleur, ployant sous la misère, sortira du chaos grâce à l'intervention de la Mère de l'humanité. Ainsi, dire :

Les nuits de la barbarie s'achèvent
La réalisation du règne de Dieu sur terre est proche.

Finalement, sachons donc qu'après Eugénie Niboyet, *Le vrai livre des femmes*, Dentu, 1863, l'égalité homme/femme, vue d'une curieuse façon : aux hommes demeurent la politique, les lois, la défense du pays, les hazards de la navigation, les risques du commerce, les affaires étrangères, aux femmes, précisons, le sacerdoce de la morale, le culte de la famille, le maintien du devoir, l'égalité par le mérite. A cet effet, encourageons « les pauvres filles » à se marier et à s'occuper de leurs enfants. Car les femmes du peuple sont des mères abjectes qui traînent leur impudence dans la fange, accouchent dans les hospices, sans même savoir le nom de l'homme aviné qui bestialement s'est approché d'elles.

Document utilisé comme source pour la rédaction de cet article.

- Dominique GODWEAU, *Les Femmes dans la Société française 16^e – 18^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2003, 253p
Juste OLIVIER, *Mercure de France*, Paris, 1830
E. D'EICHTAL, *Papiers de Claire Bazard*, Fond d'Eichtal, Paris, 1917
Eugénie NIBOYET, *La Voix des Femmes*, Paris, 1848
Le docteur Guépin, *Socialisme expliqué aux enfants du peuple*, Paris, 1851
Le Vrai livre des femmes, Dentu, 1863
Hélène MASPERO-CLERC, *Un journaliste contre-révolutionnaire*, Jean-Gabriel Peltier, Paris, (1760 – 1825).
Jean-Luc CHAPPEY, *La Société des Observateurs de l'homme*, Paris, (1799 – 1804).